

patience, de charité, de zèle, que vous avez tant d'occasions de pratiquer et que vous négligez, ne vous coûteraient rien, si vous étiez convaincu que Dieu vous regarde, et que votre bon ange marque dans le livre de vie tout ce que vous souffrez et tous les actes de vertu que vous pratiquez. »

Voici maintenant en quoi le Père Champagnat voulait qu'un frère de Marie fit consister l'exercice de la présence de Dieu :

« 1° A se conserver dans l'état de grâce, à veiller sur ses pensées, sur ses paroles, sur toute sa conduite, pour ne rien dire ni faire qui blesse la conscience et qui déplaît à Dieu ; à combattre les tentations par cette pensée : DIEU ME VOIT ;

« 2° A offrir toutes ses actions à Dieu, et à se proposer en toutes choses sa plus grande gloire ;

« 3° A faire souvent dans la journée, et même pendant la nuit dans les intervalles du sommeil, des oraisons jaculatoires ;

« 4° A se proposer Notre-Seigneur Jésus-Christ pour modèle dans ses actions, à se rappeler ses vertus, ses souffrances, sa manière de traiter avec les hommes, et à s'appliquer à parler et à agir comme il a fait ou comme il aurait fait en semblable occasion ;

« 5° A voir Dieu dans les créatures, à le louer, à le bénir dans les services qu'elles nous rendent ; à nous confier à la Providence, à nous soumettre à ses desseins dans tous les événements, quels qu'ils soient, et à attendre d'elle seule notre secours dans les difficultés et dans tous nos besoins. »

Comme on le voit, cette manière de pratiquer la présence de Dieu, est tout à la fois très facile et très profitable.

## CHAPITRE SIXIÈME

Son amour pour Notre-Seigneur.

**C**ONNAITRE, aimer et imiter Jésus-Christ : voilà toute la vertu et toute la sainteté. Le Père Champagnat, qui avait l'intelligence de cette vérité, faisait de la vie du divin Sauveur le sujet habituel de ses méditations. Il avait une dévotion particulière à Jésus enfant. Chaque année il se préparait avec soin à la fête de sa naissance et la célébrait avec la plus grande solennité. La nuit de Noël, il faisait faire une crèche pour représenter cette divine naissance avec toutes les circonstances qui l'accompagnèrent ; il allait avec toute la communauté adorer le divin Enfant couché dans la crèche, sur un peu de paille, et lui adressait les prières les plus ferventes. « Oh ! mes frères, s'écriait-il dans une instruction sur cette fête, voyez le divin Enfant couché dans une crèche, dénué de tout ; il nous tend ses petites mains, et nous invite à aller à lui, moins pour nous faire partager sa pauvreté que pour nous remplir de ses grâces. Il s'est fait enfant et il s'est réduit en cet état de dénûment pour gagner notre amour, pour se faire aimer et pour nous ôter toute crainte. Il n'est rien de plus aimable qu'un enfant : son innocence, sa simplicité, sa douceur, ses caresses et sa faiblesse même sont capables de toucher et de gagner les cœurs les plus durs et les plus barbares. Comment donc nous défendre d'aimer Jésus qui s'est fait enfant pour animer notre confiance, pour nous témoigner l'excès de son amour, et pour nous faire comprendre que nous obtiendrons tout de lui ? Il n'est rien de plus facile et de plus traitable

qu'un enfant ; il donne tout, il pardonne tout, il oublie tout ; une bagatelle lui fait plaisir, l'apaise, le contente ; son cœur n'a ni fiel ni amertume : il n'est que tendresse et que douceur. Allons donc au divin Enfant dont le cœur a toutes les perfections divines et humaines ; mais allons à lui par la voie qu'il prend pour venir à nous, c'est-à-dire par la voie de l'humilité et de la mortification ; demandons-lui ces vertus, demandons-lui son amour et tout ce dont nous avons besoin : il ne peut rien nous refuser. »

Le mystère de la rédemption était aussi un des grands objets de la dévotion du Père Champagnat. Il employait tout le carême à la méditation des souffrances du divin Sauveur ; et, jugeant que ce sujet était plus que suffisant pour occuper les frères et pour nourrir leur piété, il ne leur en donnait pas d'autre pour leurs méditations, pour lecture spirituelle, et souvent même pour les lectures du réfectoire. La semaine sainte était encore plus spécialement consacrée à la contemplation de cet ineffable mystère de l'amour immense de Dieu pour les hommes ; il la passait dans le plus grand recueillement et comme dans une espèce de retraite. Les trois derniers jours, les offices de l'Eglise avaient lieu en leur entier avec toute la piété et la solennité possibles. Pendant de longues années le vendredi saint, le bon Père jeûnait et faisait jeûner sa communauté au pain et à l'eau. Ce jour-là, il n'y avait point de récréation après le dîner ; un silence profond régnait dans la maison, tous les instants de la journée étaient consacrés à l'assistance aux offices, à la lecture et à la méditation des souffrances de Jésus-Christ. Le pieux fondateur avait fait de la semaine sainte une époque de renouvellement dans la piété et dans la ferveur pour lui et pour ses enfants. Un bon nombre de ceux qui étaient dans les établissements, se rendaient auprès de lui pendant ce saint temps ; il les voyait tous en particulier pour les encourager, pour les ranimer dans l'esprit de leur état, et, dans les intervalles que lui laissaient les offices, il leur faisait des conférences, des entre-

tiens sur la Passion de Jésus-Christ ou sur les devoirs de la vie religieuse. Enfin, cette semaine, selon que l'indique sa dénomination, était véritablement sainte, car il l'employait tout entière à la prière, à sa sanctification et à celle de ses frères.

Mais c'est surtout au saint Sacrement de l'autel qu'il aimait à témoigner son amour à Jésus-Christ. Sa foi à la présence réelle était si vive, qu'on aurait dit qu'il voyait face à face Notre-Seigneur dans cet ineffable mystère. Dans les séminaires, il demandait souvent la permission de visiter le saint Sacrement, et il aurait passé une grande partie de ses récréations au pied des autels, si la prudence de ses supérieurs n'avait mis des bornes à sa piété et à sa ferveur. Pendant qu'il était vicaire à La Valla il ne manquait jamais, après dîner, de faire sa visite au saint Sacrement, et il se fit une règle de visiter Notre-Seigneur avant et après chaque sortie qu'il serait obligé de faire, soit pour voir les malades, soit pour toute autre affaire. La visite du départ était pour demander à Jésus-Christ d'être préservé de toute faute, et pour le supplier de bénir l'œuvre qu'il allait faire ; celle du retour, pour examiner la conduite qu'il avait tenue, pour remercier Notre-Seigneur des grâces qu'il en avait reçues, et pour lui demander pardon des fautes qu'il avait commises.

Il ne manquait pas, comme on le pense bien, d'inspirer à ses frères cette dévotion, qu'il appelait la première de toutes les dévotions. Dans les premiers règlements qui furent faits, il mit la visite au saint Sacrement deux fois le jour, et cela, non seulement pour la maison de Noviciat, mais aussi pour les maisons d'école ; ainsi, trois fois le jour les frères conduisaient les enfants à l'église : le matin avant l'école, pour entendre la sainte Messe ; et après chaque classe, pour adorer Notre-Seigneur au saint Sacrement et pour se recommander à la sainte Vierge. Il prescrivit aussi aux frères de faire une visite au saint Sacrement toutes les fois qu'ils iraient en promenade, et dans les maisons de noviciat et

autres, où il y a la réserve, de visiter Notre-Seigneur au départ et au retour de tout voyage et de toute sortie. « Vous ne devez jamais quitter une maison où repose le saint Sacrement, disait-il, sans aller demander à Jésus-Christ sa bénédiction, et à votre retour dans cette maison, ou quand vous allez dans une paroisse, votre première visite doit être encore à Jésus-Christ. » Il tenait tellement à ces pratiques, que plusieurs fois il a puni des frères pour y avoir manqué. C'est bien malgré lui que, plus tard, il se vit obligé de retrancher quelques-unes de ces visites, et jusqu'à sa mort il ne cessa de porter ses frères à l'amour de Jésus au saint Sacrement. « C'est pour nous, leur faisait-il observer, que ce divin Sauveur reste nuit et jour depuis plus de dix-huit cents ans sur nos autels ; c'est pour que nous puissions recourir à lui dans tous nos besoins, et rien n'afflige tant son divin cœur que notre ingratitude pour un tel bienfait, et notre indifférence à le visiter et à lui demander ses grâces. Si nous savions combien les visites au saint Sacrement sont profitables, nous serions sans cesse prosternés devant les autels. Les saints comprenaient cette vérité, ils savaient que Jésus-Christ est la source de toutes les grâces ; aussi, dès qu'ils avaient quelque affaire difficile à traiter, dès qu'ils avaient quelque faveur particulière à demander, ils couraient devant le saint Sacrement. Saint François Xavier, saint François Régis et une infinité d'autres passaient des heures entières de la journée et une grande partie de la nuit au pied des autels ; et c'est par ces entretiens prolongés avec Jésus-Christ qu'ils avançaient les œuvres dont ils étaient chargés, qu'ils convertissaient les pécheurs, et qu'ils obtenaient le succès dans tout ce qu'ils entreprenaient pour la gloire de Dieu et pour leur propre sanctification. »

En parlant ainsi, notre pieux fondateur ne fait qu'emprunter le langage des saints, qui sont tous unanimes à reconnaître que les visites au saint Sacrement sont une source de grâces pour les chrétiens. « Il est certain, dit saint Liguori

que parmi les pratiques de piété, il n'en est point, après la communion, de plus agréable à Dieu et de plus avantageuse pour nous, que de rendre de fréquentes visites à Jésus-Christ résidant sur nos autels. Souvent on obtient plus de grâces en un quart d'heure de prière devant le saint Sacrement, que dans tous les exercices spirituels de la journée. « Notre-Seigneur dans le saint Sacrement de l'autel, dit saint Pierre d'Alcantara, a les mains pleines de grâces, et il est prêt à les répandre sur quiconque vient les lui demander. » « Nulle part Jésus-Christ n'exauce plus facilement les prières que dans le saint Sacrement, ajoute le bienheureux Henri Suson. » « Enfin, saint Paul nous apprend que Notre-Seigneur au saint Sacrement est le trône de la grâce et de la miséricorde. »

Quand le Père Champagnat avait une affaire difficile à traiter, quand il lui survenait quelques contradictions, ou tout autre événement désagréable, Jésus au saint Sacrement était son refuge ; c'est à ses pieds qu'il examinait ce qu'il avait à faire, et jamais il ne prenait une décision tant soit peu importante sans lui avoir recommandé la chose. « Nous allons, disait-il dans ces circonstances, recommander tout cela à Notre-Seigneur pendant la sainte Messe, à la communion et dans les visites que nous lui ferons ; nous verrons ensuite ce qu'il y a à faire. » Que de fois des choses qui paraissaient désespérées se sont arrangées presque subitement et contre toutes les prévisions humaines, après quelques ferventes prières faites à cette intention devant le saint Sacrement ! Dans une circonstance où il s'agissait d'une affaire très importante, débattue par des personnes très respectables, toutes intéressées dans la partie, on était loin de s'entendre, et les prétentions de chacune étaient telles, qu'un arrangement parut impossible. Au fort de la discussion, le Père Champagnat semble d'abord se recueillir, puis il se lève, sans mot dire, va à la chapelle, se jette aux pieds de Jésus-Christ, et après quelques instants d'une fervente prière, il rentre dans

l'assemblée. A sa vue on se calme, et lorsqu'il eut dit quelques mots qui parurent à tous pleins de raison, on s'entendit, et l'on conclut l'affaire à la satisfaction de toutes les parties.

Un frère vint un jour trouver le Père dans sa chambre, lui dit sans détour qu'il voulait se retirer, et que sa résolution était tellement fixe que rien au monde ne pourrait la faire changer. « Pourquoi vous retirer ? reprit le Père, je ne connais aucune raison qui légitime cette résolution, et jusqu'à ce jour, j'ai cru que vous étiez fait pour la vie religieuse et que c'était Dieu qui vous y avait appelé. — Je l'ai cru aussi pendant quelque temps, répliqua le frère ; mais aujourd'hui je suis convaincu du contraire, et depuis quelques mois la vie de communauté m'est insupportable. — Vous êtes poursuivi par une dangereuse tentation, lui dit le Père ; le démon jaloux de votre bonheur, et prévoyant le bien que vous pouvez faire, veut d'un seul coup ruiner ce bien et vous perdre vous-même. Gardez-vous de céder à ses suggestions, vous vous en repentiriez toute votre vie et peut-être même toute l'éternité. » Après avoir employé auprès de ce frère tous les moyens que lui suggérait son zèle pour le faire changer de résolution, voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur son esprit, et qu'il ne pouvait pas même le décider à prendre quelques jours pour prier et pour réfléchir, il lui ajouta : « Restez là un instant ; je vais revenir et je vous ferai connaître ce que vous devez faire. » Il court à la chapelle, et dans une ardente prière, il conjure Notre-Seigneur d'avoir pitié de ce frère, de le retenir sur le bord de l'abîme, et de le délivrer de la terrible tentation qui le poursuit. A peine avait-il prié quelques minutes qu'il sent qu'il est exaucé. Il retourne donc auprès du frère, qu'il trouve à genoux et qui lui crie en le voyant : « Mon Père, quel service vous venez de me rendre ! Le mauvais démon qui me tourmentait vient de me quitter. Je ne sais ce qui s'est passé dans moi, mais je me sens tellement soulagé, qu'il me semble qu'on m'a ôté une montagne de dessus les épaules. Mes idées sont toutes chan-

gées, et je ne comprends pas comment j'avais pu me laisser séduire par des illusions aussi grossières. » « Mon ami, lui répondit le Père, aimez bien Notre-Seigneur, car c'est à lui que vous devez cette grâce ; travaillez à faire connaître et à faire aimer le bon Jésus : c'est pour cela qu'il vous a délivré de cette tentation et qu'il vous conserve à votre vocation. »

Un autre frère, violemment tenté contre la pureté, et qui ne pouvait se délivrer des mauvaises habitudes qu'il avait contractées dans le monde, venait souvent trouver le Père pour lui faire connaître son malheureux état et pour recevoir quelques remèdes à ses maux. Après lui avoir donné bien des avis et conseillé plusieurs moyens qui n'eurent guère de résultat, le bon Père lui prescrivit : 1° d'offrir et de consacrer son cœur à Notre-Seigneur tous les jours pendant la sainte messe, engageant ce frère à se servir pour cela des litanies du Sacré Cœur, et de dire après chaque invocation : Je me consacre à vous ; 2° de renouveler cette offrande et cette consécration pendant l'action de grâces, chaque fois qu'il aurait le bonheur de faire la sainte communion ; 3° d'aller deux fois le jour, dans les moments libres, à la chapelle, pour demander à Notre-Seigneur sa bénédiction. Ces pratiques eurent leur plein effet. Les tentations diminuèrent sensiblement, et le frère, en peu de temps, se corrigea entièrement des habitudes qui le tenaient depuis longtemps dans l'esclavage.

C'est le profond respect et le tendre amour que le Père Champagnat avait pour Jésus-Christ au Saint Sacrement de l'autel, qui le portait à faire avec tant de solennité les offices de l'Église, et à observer avec la plus minutieuse exactitude les rubriques et tout ce qui était prescrit par le cérémonial diocésain. Sous ce rapport, la petite chapelle de la communauté ressemblait à l'église primatiale et à celle du grand séminaire, tant il y avait d'uniformité avec ces églises modèles dans la manière de célébrer les offices divins. Plusieurs personnes en ont fait la remarque. Quoiqu'il aimât particu-